

L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

DEUX LIVRES D'ANDRÉ GIDE

Deux livres parus en même temps, deux livres bien différents et dont l'un a tant fait parler de lui qu'il a un peu éclipsé l'autre...

On se souvient de la « conversion » de Gide au communisme, coup de foudre, coup de théâtre qui emplît d'aise les uns et excita par ailleurs, la réprobation ou la stupeur.

C'était il y a trois ans. Et André Gide avait prononcé alors d'inoubliables paroles d'enthousiasme et d'espérance. Mais il lui manquait d'avoir vu par lui-même la grande expérience, et ses artisans à l'œuvre. De ce pèlerinage en U. R. S. S. quelles impressions Gide allait-il rapporter ? Sa foi demeurerait-elle la même, et ses convictions inchangées ? Ce n'était pas sans une certaine anxiété — différente, il va sans dire — que les partisans des deux bords attendaient ces paroles du retour. Et une curiosité plus désintéressée, mais non moins vive, habitait les « non-partisans ».

Ce *Retour de l'U. R. S. S.* (1) exprime, il faut le reconnaître, une grande déception. Eh bien ! dira-t-on, si Gide a été trompé dans ses espérances ou, plutôt, si l'U. R. S. S. l'a trompé, n'eût-il pas mieux fait de se taire, plutôt que de donner des armes aux ennemis de cette cause ? Tel n'est pas l'avis de Gide : « la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir », estime-t-il. Et s'il a écrit ce livre, ajoute-t-il, c'est que sa conviction restait intacte, inébranlée, « que d'une part l'U. R. S. S. finira bien par triompher des graves erreurs que je signale; d'autre part, et ceci est plus important, que les erreurs particulières d'un pays ne peuvent suffire à compromettre la vérité d'une cause internationale, universelle ».

Attitude qui nous paraît digne et loyale. Il faudrait seulement que les uns et les autres apportent à juger ce livre la même bonne foi et la même loyauté que l'auteur a mises à l'écrire.

Les « graves erreurs » de l'U. R. S. S., on s'en doutait bien un peu. Et Gide les indique en quelques phrases brèves — impitoyables : « Ce que l'on demande à présent, c'est l'acceptation, le conformisme... La moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines, et du reste aussitôt

étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vasalisé ».

Critique terrible, pour qui connaît encore — et apprécie — la liberté. Critique que ne parviennent pas à effacer les autres impressions, plus favorables, exprimées par Gide. Car ses jugements ne sont pas d'une pièce, et lui-même s'étonne d'avoir eu « (morale) si chaud et si froid » en U. R. S. S. Il a été sensible, infiniment, à la cordialité naturelle des Russes, à la gaieté si franche et si spontanée de la jeunesse, à l'expression de « bonheur épanoui » des enfants, à cet élan vers la culture — malgré les étroites barrières qui l'endiguent... Et, certes, c'est bien quelque chose déjà qu'un régime, quel qu'il soit, donne à ceux qui l'ont accepté au moins l'illusion du bonheur... Et Gide admire encore, sans restrictions, les belles œuvres sociales qui ont été réalisées : parcs de culture, sanatoriums et maisons de repos admirablement installés, camps de pionniers, jardins d'enfants, etc. Tout ce qu'on fait en U. R. S. S. pour la jeunesse lui paraît digne de louange.

Ce dont il s'inquiète — et comment ne pas s'en inquiéter ? — ce sont les œillères qui cachent à une nation tout ce qui se fait hors de ses frontières ; c'est l'absence d'esprit critique, le dangereux conformisme ; c'est le grand péril qui menace la culture...

Passons, maintenant, à *Geneviève* (1). Si vous avez lu, si vous avez aimé *L'École des Femmes* et *Robert*, vous aurez plaisir à connaître *Geneviève*, troisième étape de cette trilogie. Vous en apprécierez la forme admirable et la perfection de style.

Et pourtant, il nous semble — et les deux livres précédents nous avaient déjà laissés la même impression — que cette étude psychologique, si bien construite, si bien menée, est beaucoup trop pensée, et pas assez sentie. C'est une œuvre parfaite d'artiste, un jeu de l'esprit, auquel il manque, peut-être, un peu de la fraîcheur et de la vigueur de la vie...

L'EQUIPE.

(1) Gallimard, éditeurs.